

HOMMAGE À FREDDY MICHALSKI

« Je connais ton père, André, cela me suffit. » Par ces mots, Freddy (1946-2020) m'a accueilli quand je suis devenu prof d'anglais dans l'IUT où il m'avait précédé et où nous avons travaillé ensemble pendant près de trente ans, lui en génie thermique, moi en génie mécanique.

Sa voix et son rire retentissaient dans les couloirs pendant les pauses entre deux cours, et je suis sûr que pas un seul de ses étudiants ne l'a oublié. Il avait beaucoup de charisme.

Il m'avait dit à plusieurs reprises, puisque je traduais déjà des romans noirs, que si l'occasion se présentait, il aimerait que je lui en trouve un. Elle a surgi en janvier 1987 lorsque François Guérif m'a proposé le roman d'un inconnu, James Ellroy. *Lune sanglante* est paru en France en juin de la même année. Un authentique exploit pour un roman difficile de 368 pages dans notre langue. Une course contre la montre en milieu hostile. Cet essai confié à Freddy s'est révélé un coup de maître, et a permis à la collection Rivages/Noir de s'imposer pendant des années comme la meilleure de France dans ce domaine.

Freddy a donc continué, à une exception près, d'accompagner Ellroy pendant des années, parallèlement aux Américains James Lee Burke, Jim Thompson et Jim Nisbet, ainsi que l'Écossais McIlvanney et beaucoup d'autres.

Il travaillait vite, écrivant sur de petits carnets dont il confiait la dactylographie à sa femme Michelle et à une des secrétaires de l'IUT, Nadine. Plus tard, il s'essaya à la reconnaissance vocale pour un résultat décevant.

Travailleur acharné, ce qui ne transparaisait pas derrière l'attitude placide et la philosophie assumée, il aimait affronter les défis, emprunter parfois des chemins de traverse ; il avait une prodigieuse capacité à se concentrer et à s'extraire de l'environnement immédiat – une salle bruyante, le ronronnement d'un laboratoire de langues, une réunion ou un conseil avec ses collègues. Pas de travail sur ordinateur à l'époque. Pas de recours incessant au dictionnaire pour lui. Il se mesurait aux mots dans une sorte de phase d'observation digne du judoka qu'il était.

Nous parlions beaucoup de traduction. Si nous n'avions pas les mêmes goûts littéraires, cela nous rendait complémentaires pour les Éditions Rivages. Nous n'avons donc que très peu travaillé ensemble, mais j'ai gardé le souvenir d'un bien bel échange. Une année, stylo à la main, nous avons, chacun de notre côté, annoté avant publication la traduction que l'autre s'apprêtait à rendre. Lui, un James Lee Burke, moi, un Tony Hillerman. Nous avons alors beaucoup appris sur nos tics de langage respectifs, nos approches différentes, les loyautés choisies, appropriées ou non, au texte de départ.

Bien sûr, l'exercice étant chronophage, nous en sommes restés là.

À notre grand bonheur, les livres se succédaient. Nous en refusions alors, ce qui, depuis quelques années, est presque devenu un mirage et un immense regret. Nos directeurs de collection (espèce aujourd'hui disparue) avaient l'intelligence de l'accepter et de ne pas nous tenir rigueur si nous traduisions un roman ailleurs par an, ce dont nous ne faisons pas un secret.

Freddy a été loyal en cela comme en toute chose. Il suivait les auteurs qu'on lui avait confiés, donnait la priorité à François Guérif qui lui avait ouvert la porte. Il accompagnait ses écrivains dans leurs tournées promotionnelles en France et dans les festivals dédiés au polar, tenait pour eux le rôle d'interprète, un métier aussi différent de celui de traducteur que le sont ceux d'acteur de théâtre et de cinéma. Pourtant, beaucoup de passeurs sont capables d'assurer les deux : qui, en effet, connaît le mieux les auteurs, les textes, et est le mieux à même de les analyser ? Un chercheur qui ne maîtrise pas le russe peut-il se prétendre spécialiste de Dostoïevski ? Peut-on saisir des nuances sans comprendre la langue de départ ? Sans connaître la civilisation dont elle est le reflet ?

Freddy prodiguait aide et avis sans prétendre en savoir plus que les autres, il avait toujours un mot pour encourager dans les périodes difficiles, et derrière son bon gros rire d'ours amicalement attentif se cachaient de lourdes peines. Jamais il n'a oublié ni renié Marles-les-Mines, le métier de mineur de son père qui était la base de sa vision de la société. Il avait cette formule qui marquait la limite de ce qui le révoltait et dont il acceptait de parler : « Cela me déplaît souverainement. » Puis il replaçait le couvercle de bois sur le puits. Un introverti doté d'une voix de stentor, un tendre dont la pudeur devait, pour ceux qui ne le connaissaient pas, rendre imperceptible l'empathie.

Lorsque sa carrière d'enseignant a pris fin et que les traductions ont commencé à s'espacer, il s'est installé dans la maison qu'il avait achetée dans le Périgord, La Vaurélie, et il disait, très simplement : « Je fabrique un meuble, je refais ma grange, je travaille le bois, ou, je peins. » Des tableaux, sur toile. Il habitait au bout de tout et au bord du rien, mais face à l'essentiel car la forêt était là, hiver comme été, et il faisait ce pour quoi il restait debout : assouvir sa passion des mots, assurer l'avenir de ses enfants, se réjouir de voir grandir ses petits-enfants.

Je ne l'ai pas vu ces dernières années. Il était de ces amis dont on sait qu'ils sont là, dont on reconnaît immédiatement la voix au téléphone, avec qui l'on ne doute jamais que les preuves sont faites, les complicités nouées à jamais, l'affection sincère par-delà le temps.

Contrairement à autrefois, il ne pouvait plus conduire sur de longs trajets, et de voiture, je n'en ai plus depuis six ou sept ans. Nous nous étions appelés il y a trois semaines environ, d'autres ami(e)s lui avaient téléphoné dans la même période. Nous avions ri ensemble, une dernière fois sans le savoir, de ce genre de propos qui n'ont de réelle valeur que de souffler au loin les brumes, de redonner le fantôme de l'envie. Puis les chagrins l'ont emporté.

Pierre Bondil